

De Paul à Stromae

Bruxelles, 12 mars 1985

La famille n'a pas chantonné « Il est né le divin Enfant, jour de fête aujourd'hui sur terre », mais dans les yeux de la jeune maman qui vient d'accoucher pour la quatrième fois, on peut lire un réel bonheur. C'est un petit garçon qui montre le bout de son nez. Il est aussitôt baptisé Paul... Paul Van Haver. Le petit aura le nom de sa mère d'origine flamande, puisque son papa ne souhaite pas le reconnaître.

Quoi qu'il en soit, malgré l'absence de père, ce petit être illumine déjà le regard de sa mère.

Le petit Paul est né sous le signe astrologique des Poissons. Les natifs de ce signe sont des êtres sensibles qui possèdent une intuition assez développée et ont une personnalité mystérieuse. Toujours dans leur monde et dans leurs rêves, ils sont assez difficiles à saisir.

On peut reconnaître en eux un esprit très imaginaire et une aisance sur le plan artistique. Ils ne sont pas toujours à l'aise en société ; ce sont de grands roman-

tiques, légèrement timides. Ils gardent leurs distances avec les personnes extérieures à leur entourage et il est très difficile de gagner leur confiance.

La maman de Paul élève seule ses enfants. Elle ne souhaite qu'une chose : leur donner le maximum et le meilleur. Marie Van Haver est une Flamande originaire de Termonde. Elle aime la musique, mais aussi le monde de la nuit. Elle travaillera comme serveuse au club The Sparrow de la rue Duquesnoy à Bruxelles.

Après avoir habité dans un appartement, la famille prend place dans une petite maison bruxelloise rue Stéphanie, à Laeken, entre le domaine royal et la rue Marie-Christine.

Dans ce quartier, différentes nationalités tentent de vivre ensemble : des Congolais, des Marocains, des vieux Belges, etc. C'est dans cette maison, à la façade de briques jaunes, typique des maisons bruxelloises, que Paul Van Haver voit le jour.

— Je n'ai pas grandi dans la misère ! explique-t-il. Mes deux grands frères ont connu les HLM, avec les seringues qui traînaient dans le parc en dessous. Pas moi. Ma mère ne voulait pas que ses trois autres enfants restent dehors. Elle a réussi à s'acheter une petite maison avec un jardin, dans un quartier modeste, mais pas dangereux de Bruxelles. Ma sœur, mon petit frère et moi-même, nous avons donc grandi dans le jardin. Si ce n'est pas une chance, je ne sais pas ce que c'est ! Ma mère a toujours su où étaient ses priorités. Elle n'a jamais hésité à faire des prêts à la banque pour financer des voyages. Avec elle, je suis allé au Mali, au Rwanda, en Bolivie, au Pérou et un peu en Argentine – mais juste parce que le billet était moins cher en passant par Buenos Aires, d'où nous

avons pris un bus et roulé 72 heures jusqu'au Pérou... Les voyages m'ont beaucoup ouvert ; ils m'ont aidé à dédramatiser, à mieux me situer, moi qui ne suis pas tout à fait blanc chez les Blancs, ni tout à fait noir chez les Noirs. Et à réaliser que des gens dans la pauvreté, la vraie, savent rester dignes⁴.

Il ajoute :

— Ma mère, qui est une pure Flamande, s'est toujours sentie à l'étroit en Europe. Elle nous a emmenés partout. Je me souviens de mon premier voyage en Bolivie. J'avais 11 ou 12 ans. Après l'atterrissage à Buenos Aires, on a roulé vers ce pays 72 heures dans un bus aux vitres brisées ! Les passages de frontières un peu stressants, Potosi, ville minière incroyable, le désert de sel, le lac Titicaca à la frontière du Pérou ou encore la route de la Mort, qui relie La Paz et Coroico à l'entrée de la forêt amazonienne... Ce sont mes meilleurs souvenirs de voyage malgré les peurs et les galères. C'est tellement mieux que des vacances en all inclusive. En Bolivie, j'ai aimé le contact avec les gens, leur pudeur. Ce cartable, c'est aussi un lien avec l'enfance, son insouciance⁵.

C'est donc avec sa maman et ses quatre frères et sœur que le petit Paul grandit dans ce quartier bruxellois multiculturel de Bockstael. Paul y passe des années agréables. Quand il en parle aujourd'hui, il se revoit encore en train de descendre la rue sur la BMX rose de sa sœur. Ou bien en train d'acheter ses dürüms au snack des deux jumeaux turcs.

C'est à la boucherie Franco que Paul passe commande régulièrement : 300 grammes de saucisson au jambon avec la petite couenne rouge et 300 grammes de jambon d'épaule. Le petit aime aussi les beignets et particulière-

ment ceux de leur voisine d'origine congolaise, tendrement surnommée « Mamy Beignet », qui faisait, apparemment, des merveilles avec ses beignets à la banane.

Il y a aussi la librairie du coin, là où Paul a acheté pour 75 francs une sucette en cœur pour sa première Saint-Valentin... Romantique, n'est-ce pas ?

— Je ne vous jouerai pas le rôle du mec qui a grandi dans la rue, raconte-t-il. On ne vivait pas dans l'opulence, mais on a toujours mangé à notre faim, même si on faisait les courses chez Aldi. Dire que j'ai grandi dans la misère, ce serait faire insulte à ma maman⁶.

La famille fait également régulièrement ses courses chez Darci, qui est l'équivalent des supermarchés Lidl. Pendant son enfance, Paul ne manque donc de rien. Sa mère fait le nécessaire pour que ses enfants puissent vivre dignement. Quand ils vont au cinéma, la famille vient avec des sandwiches... La maman souhaite que tout le monde termine son sandwich, car elle refuse d'acheter des pop-corn par mesure d'économie. C'est donc avec une certaine habileté que Marie Van Haver gère le quotidien financier de la famille.

« Popaul », comme le surnomme sa maman, veut devenir chauffeur du bus n° 53, qui n'est autre que celui qui passe en bas de chez lui. Il est aussi inscrit, dès l'âge de sept ans, au basket. Il en fera jusqu'à 18 ans ; il faut l'avouer, il est grand et peut aisément pratiquer ce sport !

Son père : une absence

Pour Paul, il est difficile de parler de son père puisqu'il ne l'a vu que quelques dizaines de fois. Au creux de ses souvenirs lointains, ce père fantomatique existe dans sa

mémoire : il le voit avec sa mallette d'architecte remplie de crayons... Il est aisé d'imaginer que ces simples souvenirs ont laissé dans sa mémoire une empreinte indélébile, puisque c'est un des seuls liens qui l'unissent à son père, en dehors du lien du sang.

En fouillant dans ses souvenirs, Paul se rappelle un voyage au Rwanda vers l'âge de cinq ans. Malheureusement, le jeune enfant attrape la malaria et oblige la famille, au bout d'un mois, à écourter le voyage qui devait durer deux mois.

La malaria, plus connue sous le nom de paludisme, est la maladie la plus répandue dans le monde dont la transmission se fait par la piqûre d'un moustique.

Les signes de la maladie sont une forte fièvre accompagnée de maux de tête, de courbatures, de nausées et de diarrhées. A cause de cette infection, à l'école, les enfants ne souhaitent pas donner la main à Paul, car il tremble. Puis, comme il a de la fièvre, il doit porter une cagoule en plein été ! Ce sont malheureusement les seuls souvenirs de son père qui lui restent en mémoire. Cet homme ne passera que de temps en temps dans la vie du jeune enfant. C'est difficile, pour établir un lien, d'autant plus qu'il ne porte même pas son nom. Mais, comme disait Frédéric Dard, « il vaut mieux souffrir d'une absence que d'une présence ».

— C'était un coureur, un dragueur, raconte Stromae. J'ai appris, bien après, que j'avais des demi-frères et des demi-sœurs. Il faisait des allers-retours entre la Belgique et le Rwanda. J'ai dû le voir vingt fois dans ma vie⁷.

Puis est arrivé le génocide rwandais. À cette époque, entre avril et juillet 1994, quelque 800 000 hommes et femmes ont été massacrés au Rwanda.

Parmi eux se trouve le père de Paul qui a disparu pendant le génocide. Paul n'a alors que neuf ans. Il n'apprendra sa disparition que quelque temps plus tard. Bien évidemment, le petit Paul n'a pas été témoin du génocide puisqu'il vivait en Belgique. Il se souvient seulement d'avoir vu à la télévision les images montrant ce terrible massacre et des appels incessants de ses tantes en pleurs pour informer que telle ou telle personne n'avait pas survécu. Malgré ce deuil, Paul considère que d'autres enfants, élevés par leurs deux parents, ont beaucoup plus souffert que lui du décès de leur père.

N'ayant pas eu de liens proches avec son père, le petit Paul n'a en effet jamais eu de réel sentiment pour lui. En réalité, sa véritable souffrance est de n'avoir jamais su qui était réellement son papa :

— Je n'ai pas vraiment connu mon père. J'ai passé quelques moments avec lui, mais je n'ai pas de super souvenirs. J'ai passé la majorité de mon temps avec ma mère. C'est elle qui m'a élevé, toute seule. Mais j'ai toujours gardé un contact très fort avec la sœur de mon père et toute sa famille. Donc, fatalement, j'ai quand même été touché par ça. J'ai des cousins qui ont perdu de la famille très proche et, donc, leur situation ne m'était pas étrangère. Mais j'ai vécu l'évènement de loin. J'étais là quand on appelait et qu'on disait « On a perdu un tel, un tel » durant les événements. J'étais tout petit, mais je me souviens qu'on était en famille. Je ne me sentais pas très bien d'ailleurs. On était réunis, on attendait les appels du Rwanda. C'était assez bizarre comme situation⁸.

Stromae ajoute :

— Je l'ai très peu vu, je ne suis pas traumatisé, je ne veux pas récupérer l'affaire, faire semblant d'être le petit

mec qui a souffert de ça. J'ai eu une enfance heureuse avec ma mère, mes frères et ma sœur. Je ne me plains de rien⁹.

Premiers frissons musicaux

Le petit Paul mène donc une vie paisible avec sa maman, ses frères (Tara, Dati et Luc) et sa sœur, Dominic, dans une petite maison de Bruxelles.

Déjà, la musique fait résonner les murs de l'habitation. Sa maman écoute régulièrement de la rumba, de la salsa, ainsi que des disques de la Motown.

— Ma maman était à fond dans la black musique, que ce soit Motown, que ce soit rumba congolaise ou même musique traditionnelle rwandaise. On critiquait un petit peu et puis, avec l'âge, on commence à se rendre compte que maman avait tout à fait raison d'écouter plein de styles de musique différents¹⁰.

À la maison, il n'y a pas que Marie qui écoute de la musique : son frère aîné écoute le rap de Public Enemy et Mozart. Paul prête une oreille attentive à l'écoute musicale du grand frère, d'autant qu'il trouve très classe d'aimer les mêmes musiques que son aîné.

C'est d'ailleurs vers l'âge de 10 ans qu'il se rend pour la première fois à un vrai concert avec des musiciens, celui de Mozart. Il en aura des frissons ! Le petit Paul découvre donc différents univers musicaux et commence lui aussi à vouloir s'exprimer à travers cet art.

— J'ai le souvenir de moi dans la cuisine en train de taper sur des casseroles dans une configuration de batterie. J'en ai parlé à maman qui m'a dit : « Ce n'est pas vrai, je ne t'ai jamais vu. » Je passais des heures à

taper comme un malade mental, à être sourd, à avoir les oreilles qui sifflent¹¹.

Autrement dit, Paul, grâce à sa famille, écoute tous les styles musicaux : de la rumba congolaise à la vieille salsa, du new beat au rap à l'ancienne comme Public Enemy – sans oublier Jacques Brel. Un univers très varié.

— Ma mère nous a fait travailler, mes frères, moi et ma sœur, chacun un instrument et un sport. Moi, c'était les percus¹².

A l'école

C'est à l'âge de 11 ans que sa maman l'inscrit à des cours de solfège et de percussions à l'Académie de musique de Jette, qui se trouve à trois kilomètres de la maison, dans un quartier plus favorisé. Paul est plus doué pour les percussions que pour le solfège !

— Je faisais beaucoup de percussions quand j'étais à la maison, puis je suis allé apprendre le solfège, car il est important de savoir lire et écrire les notes pour faire de la musique. Après avoir étudié un an de solfège, tu pouvais commencer à apprendre ton instrument tout en continuant à étudier le solfège. J'avais aussi une grande sensibilité. Quand j'étais ado, j'ai assisté à un concert de Mozart ; ça m'a donné la chair de poule. Sans oublier Vivaldi qu'un prof nous avait fait découvrir à l'école¹³.

Stromae se souvient :

— À l'Académie, c'était super relou parce que, pendant la première année, tu ne touches pas à un seul instrument ! J'ai ensuite opté pour des cours de batterie et je me suis vraiment éclaté¹⁴.

Paul est aussi scolarisé au centre scolaire de Jette. L'école accueille 500 élèves de primaire chaque année. Pour la petite histoire, c'est aussi dans cet établissement que fut scolarisé l'acteur Jean-Claude Van Damme. Son institutrice titulaire de la 6^e primaire du petit Paul, Andréa Gorrissen, raconte :

— Le Sacré-Cœur est plutôt une école BCBG et, sans que cela soit du tout péjoratif, Paul détonnait un peu. Il semblait avoir d'autres valeurs. Sa maman, une femme avec de très beaux yeux, les mêmes que Paul, avait à cœur qu'il s'en sorte bien. Je savais que le père [déjà emporté par le génocide rwandais] n'était pas présent, mais, très pudique, Paul ne parlait pas de cela. Sur le plan scolaire, il était appliqué. Sans être en échec, il ne pétait pas des flammes. Élevé par une maman, Paul avait développé une sensibilité différente : il essayait toujours de trouver le meilleur chez l'autre, restait à l'écart des disputes, était gentil et affectueux. Je me souviens de classes de neige en Suisse ou de ce retour d'excursion en tram 94, où l'on discutait comme deux petits vieux. Il disait des choses intéressantes, différentes des enfants de son âge.

Paul a du mal avec le monde scolaire, et les bonnes notes ne sont malheureusement pas au rendez-vous. Il n'a pas oublié :

— Je n'étais pas trop un bon élève, mais jamais méchant, jamais impoli. Les réunions de parents, c'était souvent : « Vous savez, votre fils, madame, il n'est pas bête, il n'est pas méchant, mais c'est juste que, dès qu'il y a une mouche qui vole, on le perd. » C'était cela qui revenait tout le temps¹⁵.

Sa mère décide alors de l'inscrire dans un internat.

Avec les bourgeois

— On m'a envoyé à l'internat parce que j'ai foiré à l'école, se souvient Stromae.

Paul se retrouve à l'internat du collège Saint-Paul à Godinne, à 85 kilomètres de Jette, une école assez chic. Sa mère, Marie, s'est saignée pour l'envoyer là-bas. Et pourtant, le beau gosse métissé ressent un peu le racisme. Il est entouré de fils de bourgeois aux mèches bien stylées.

Paul ne se sent pas à l'aise dans ce milieu de riches et c'est là qu'il découvre que, lui aussi, est un peu raciste. Sortant d'un quartier très métissé pour arriver dans ce lieu lui donne un sentiment amer. Il pense que les riches sont tous des crétins, à l'image des élèves qu'il côtoie. Mais, très vite, il comprend que son raisonnement est idiot et il se fait des amis.

— Quand je suis arrivé là, je pensais que les mecs à mèches n'existaient plus depuis les Beatles¹⁶.

C'est dans cette école que Paul apprend à porter le pull en V, le petit polo BCBG.

Il rencontre un jeune homme, Jean-Didier, qui rappe et qui écrit ses textes. Paul est subjugué par son esprit créatif.

Très vite, Paul veut aussi écrire ! Il prend donc un stylo, une feuille et s'essaie à l'écriture de textes. Il est très rapidement content du résultat :

— Je crois que c'est grâce à Jean-Didier Longane [le rappeur JEDI] avec qui je rappais, raconte-t-il. Au début, quand j'écrivais, c'était technique, purement technique. J'écrivais des rimes riches, j'en avais plein. Je m'arrangeais ensuite pour en faire des phrases qui voulaient dire

plus ou moins quelque chose. Mais lui me disait : « Ton texte est cool, mais ça ne raconte rien... » Je me disais : « J'ai réussi à faire une rime de cinq syllabes, c'est super ! » Mais, avec le temps, non, on s'en fout si ça ne veut rien dire... Aujourd'hui, l'écriture et le fond, c'est une obligation, parce qu'il faut bien mettre des textes sur la musique¹⁷.

Paul commence donc vers 16-17 ans avec un rap très classique sans déroger aux codes. Puis il forme avec son ami Jean-Didier un groupe : Suspicion. Jean-Didier devient JEDI. Ils sortent un premier titre, « Faut que t'arrêtes le rap », et un premier clip. Le succès n'est malheureusement pas au rendez-vous.

— J'avais demandé à mon pote de l'époque un nom d'artiste, se souvient Stromae. Je rappais et tout le monde avait un nom de rappeur. J'ai dit : « Moi aussi, il faut que j'aie un nom de rappeur. » On a trouvé « Opsmaestro », qui m'a tapé dans l'œil. OPS ne voulait strictement rien dire, donc, on l'a zappé et j'ai utilisé « Maestro ». Mais je trouvais ça un peu prétentieux parce que ça n'avait rien avoir avec un maestro, vu que j'étais derrière mon ordinateur. Alors que « Stromae », c'était plus représentatif de ce que j'étais¹⁸. Pour un chanteur, ça marche mieux que Paul Van Haver ! Ça fait un peu prétentieux de se faire appeler « Maestro », même si ça l'est quand même un peu moins en verlan... Mais, tout le monde le sait, parmi les demandeurs d'attention et d'affection, nous, les chanteurs et les comédiens, sommes les plus mégalos¹⁹ ! Mes proches, ma mère, par exemple, ne m'a jamais appelé « Stromae ». Pour eux, je reste Paul. Certains cousins me surnomment « Stro », sans plus²⁰.

Les débuts du compositeur

Vers l'année 2007, Paul se rend souvent à la boutique Orbit, à Bruxelles, pour acheter du matériel d'enregistrement avec l'argent qu'il gagne en travaillant au Quick. Le reste de ses finances lui sert à payer ses études à l'INRACI.

C'est donc dans cette boutique de la rue du Marché-au-Charbon que Paul acquiert son clavier LPK2T, qui est tout simplement un petit synthétiseur portable. Il achète également le logiciel Reason, très pratique pour faire des compositions. C'est avec ce matériel que Paul démarre dans le monde de la création.

Paul aime jouer avec les sons, il y va au feeling. Il bidouille pour que le morceau soit encore meilleur. Il apprend tout seul !

Mais, pour sa mère, il n'est pas question de faire seulement de la musique. Paul a toujours su qu'il voulait faire cela, mais sa maman insiste pour qu'il fasse des études. Pour Marie Van Haver, ce sont les études d'abord et la musique après !

Il passe donc l'équivalent d'un bac S avant d'intégrer l'INRACI, une école de cinéma en trois ans. Là, Paul apprend à mixer du son et à faire des montages vidéo. L'enseignement est riche et il acquiert très vite une bonne expérience.

En 2007, avec l'argent gagné en travaillant au Quick, il s'offre l'enregistrement de son premier maxi de quatre titres, *Juste un cerveau, un flow, un fond et un mic...* Pour se démarquer, Paul change de style vestimentaire. Il souhaite également donner une autre image du hip-hop. Pour lui, le hip-hop ne se résume pas à voir, dans un

clip, des filles nues et des voitures. Ce style musical peut être, selon lui, beaucoup plus profond !

— Ado, j'écoutais presque exclusivement du hip-hop et j'en adoptais l'uniforme, même si je tiens à préciser que je n'ai jamais été fan de la vie de caillera. D'ailleurs, on fantasme beaucoup sur l'influence violente du rap. D'abord, les vrais voyous n'ont pas le temps de rapper, et puis l'image que véhicule le hip-hop est devenue un jeu, ça n'impressionne plus personne de voir un flingue dans un clip²¹.

Paul compose de plus en plus. Il fait écouter son travail à Street Fabulous, un collectif belge, qui est intéressé par son ouvrage. On lui passe alors du matériel pour se perfectionner et on le forme à un logiciel professionnel de *beatmaker*.

En 2008, à force de travail, de persévérance et de courage, Paul finit par signer avec le label Kilomaître. Cette boîte de production a été créée dans les années 1990 par deux jeunes producteurs : Tefa et Masta. Ce label, en travaillant avec les plus grands noms du hip-hop français comme Diam's, Kery James, Rhoff, est devenu une véritable référence dans le monde musical. Paul signe également avec la maison d'édition Because Music, qui est l'un des principaux labels indépendants de musique en France.

La machine est donc en route pour Paul. C'est ainsi qu'il commence à composer pour d'autres artistes comme Kery James qui utilise quatre de ses compositions, notamment « À l'ombre du show-business ». Stromae collabore également avec Melissa M, qui souhaitait un son bien particulier. Il compose aussi la chanson « Si je t'emmène » de la chanteuse Anggun.

Paul ressent qu'il y a plus de place en tant que *beat-maker* qu'en tant que rappeur. Il lui faut venir avec un son particulier et bien différent des autres... Il doit se démarquer. Ce sont ses compositions qui lui permettent de se lancer.

Bruxelles a vu grandir Paul

C'est à Bruxelles, entre 2000 et 2009, que Paul passe ses années d'adolescence et de jeune adulte.

Son bar fétiche est le Café central, dans le quartier de Saint-Géry. Il aime cet endroit tout de bois vêtu pour le côté apaisant. Pour Paul, l'intimité du lieu est parfaite pour « emballer ». Le Café central est fréquenté par pas mal de bobos, fans de musique expérimentale, ceux qui rendent l'ambiance un peu philosophique. En plein après-midi, on y boit un café sur la terrasse. Le soir, ce sont les DJ qui font danser la clientèle jusqu'au bout de la nuit.

Paul fréquente aussi le café Belga, place Eugène-Flagey. Il aime y venir régulièrement pour boire un petit café. Dans ce bar, chacun doit se rendre au comptoir pour récupérer sa bière ou son plat. C'est un lieu chargé d'histoire puisque c'est ici que se trouvaient les anciens locaux de la RTBF.

Paul aime aller danser au The Wood, un endroit un peu trash où la clientèle est un peu « déglinguée » comme le dit Stromae lui-même. Dans cette boîte de nuit spécialisée en musique électro, on entend aussi bien de la mini-male que de la deep house.

L'artiste fréquente aussi L'Archiduc. Avec un peu de chance, il est possible d'y rencontrer le chanteur belge

De Paul à Stromae

Arno. Pour Paul, ce lieu est une valeur sûre. L'ambiance musicale est plus jazzy, les cocktails sont excellents. Que demander de plus pour passer une bonne soirée ? Paul aime déjeuner également sur le toit des anciens magasins Old England, aujourd'hui le Musée des instruments de musique. Il en apprécie l'architecture Art nouveau, mais il adore surtout la vue dominant Bruxelles.